

NEW-YORK CITY COUNCIL OF POLITICAL REFORM ; *Report on compulsory education, by Dexter A. Haickins, New York, 13 pages gr. in-12.*

Le sujet traité dans cet opuscule a déjà soulevé bien des discussions brûlantes. L'instruction obligatoire peut avoir ses inconvénients ; nous croyons néanmoins que les avantages qu'elle offre sont encore plus considérables. Comme pour la plupart des systèmes, d'ailleurs, les bons ou les mauvais résultats sont beaucoup ici dans la manière de mettre en pratique.

DEVOIRS GRAMMATICAUX GRADUÉS, en rapport avec la *grammaire de Lhomond, d'après la méthode analytique, suivis d'un tableau des sons et des articulations de la langue française* ; par J. B. Cloutier, de l'école normale Laval ; Québec, Elzéar Vincent, imprimeur, 98 pages, in-18. Il est difficile de faire du neuf en ce genre ; il suffit d'être correct, c'est à quoi l'auteur visait ; il a réussi. Son dictionnaire ou manuel de prononciation, avec exemples, à la fin du volume, sera d'une grande utilité aux instituteurs. Nous ne sommes pas, toutefois, de l'opinion de M. Cloutier, sur la prononciation des terminaisons *ait* auxquelles il donne le son des *é* (*été, tripedé*). Nous croyons, au contraire que ces terminaisons se prononcent *i* ; il aimait il *sait*, qu'il *ait*, de même que la terminaison *ais*. Je *fais* (*fi*), il *avait* (*ré*) est aussi incorrect que je *fa*, il *sara*, tel qu'on prononce au Canada.

Revue mensuelle.

L'expédition du commandant Wolseley, qui a donné lieu à tant d'alertes, à tant de rumeurs, paraît enfin terminée. Le royaume des Achantis est dévasté, ruiné. Le roi noir s'est rendu à merci, au milieu de ses sujets décimés, de sa ville incendiée. C'est un nègre, c'est-à-dire beaucoup moins qu'un peau-rouge ; ses sujets sont noirs aussi : que voulez-vous ? Il faut bien que la civilisation marche. Qu'importe si elle brûle et rôtit, pourvu qu'elle éclaire ! Voyez ce qu'il reste du P' rou, du Mexique. Où sont les indigènes de ces empires autrefois si peuplés ? Leurs noms mêmes commencent déjà à s'oublier, et l'on pourrait à peine retrouver parmi les quelques Indiens misérables que la baïonnette des civilisateurs a épargnés, un seul représentant des puissants Incas, un seul descendant des sujets de Montezuma. Quoi qu'il en soit, la paix est faite, le roi africain, ruiné, s'engage à payer une forte indemnité, pour défrayer les dépenses que ses ennemis ont faites en venant ravager ses états. C'est encore aujourd'hui comme au temps du bon LaFontaine : "La raison du plus fort est toujours la meilleure."

Pendant que les mitrailleuses et les fusils à aiguille avaient assez difficilement raison des lances de bois et des flèches achantiennes, une révolution politique importante s'accomplissait en Angleterre, et le parti commandé par M. Gladstone s'affaïçait pour faire place aux partisans de M. D'Israeli. Révolution toute pacifique, dont chacune des phrases a été marquée par ce décorum, cette courtoisie hors desquels l'homme public anglais se laisse rarement entraîner. M. D'Israeli a formé son ministère et les chambres doivent s'ouvrir bientôt, en présence de la Reine en personne.

Le reichstag prussien, qui s'est aussi ouvert dans le cours de février dernier, a été marqué par plusieurs incidents qui ont attiré l'attention de l'Europe entière. La protestation patriotique des députés de l'Alsace-Lorraine a éclaté comme un tonnerre au milieu de l'assemblée et surtout aux oreilles du M. de Bismarck, peu habitué à ces révoltes contre son autocratie ; les révélations du comte de Lamarmora sont ensuite venues apprendre à l'Europe — qui avait bien ses soupçons d'ailleurs —, des détails fort piquants sur la sincérité politique du grand chancelier. Enfin, les persécutions injustes et rancuneuses que Bismarck exerce avec un singulier aveuglement contre l'Eglise catholique du Prusse, semblent devoir être ce dernier forfait qui appelle le bras courroucé d'une Providence dont on a lassé la patience et méprisé les secrets avertissements. Le premier signal de cette ère d'expiations sera probablement la mort de l'empereur Guillaume, qui, paraît-il, est imminente. Le parti catholique en Prusse n'est pas le seul à s'émouvoir de cette invasion déraisonnable du pouvoir civil dans le sanctuaire. Plusieurs pays d'Angleterre surtout, suivent avec un profond intérêt cette lutte dont le résultat, quel qu'il soit, ne peut pas manquer d'avoir son contre-coup au-delà des frontières prussiennes. On cite à ce sujet les paroles suivantes prononcées par sir Henry Hoare, candidat aux Communes, dans un meeting à Chelsea. L'orateur, tout en se prononçant carrément pour la liberté religieuse, sait trouver, à l'adresse de la France, des

expressions de chaleureuse sympathie qui font autant son éloge que celui du pays auquel elles sont décernées :

"Où, messieurs, je suis pour la liberté des catholiques, parce que je suis pour la liberté des protestants ; je suis pour que les pasteurs puissent enseigner et parler suivant leur conscience, parce que je veux pouvoir parler selon la mienne. Oui, messieurs, je suis pour la France, parce qu'elle a été brutalement dépouillée ; je suis contre ceux qui lui ont arraché l'Alsace et la Lorraine ; je suis contre l'homme qui veut empêcher ce grand pays de reprendre son rang parmi les nations et qui veut dicter des lois à la presse au-delà même des frontières de l'Allemagne ; je suis contre les meetings qui sympathisent avec les oppresseurs contre les opprimés ; et, si ces déclarations devaient me fermer l'entrée du Parlement et m'enlever vos suffrages, je serais fier de ne les avoir pas mérités."

Puisse ces souhaits, dont la sincérité ne saurait être mise en doute, se réaliser pour cette pauvre France qui ne se relève peut-être pas aussi vite que son courage indomptable, ses efforts surhumains, semblaient le faire espérer.

Le septennat que l'on considérât comme le gage d'une ère de paix et d'abondance, pourrait bien, au contraire, être gros de dissensions et de bouleversements. Il est de fait que chaque parti profite de cette trêve pour promouvoir sa cause en tâchant de détruire celle des autres, et s'autorise des déclarations ambiguës du président de la république pour concevoir et faire augurer des espérances qui ne peuvent que produire des troubles dont la France est loin d'avoir besoin. Nous regrettons que le maréchal de MacMahon n'ait pas cette main ferme et surtout cette parole claire qui puisse donner la confiance aux uns en décourageant les agitations des autres. Ses déclarations sont quelque peu comme l'*Ain le Romanos passe rincere* de la prophétessse : nous aimerions mieux une position accusée avec plus de clarté, et des déclarations formulées de telle sorte que personne ne pût s'y tromper. On a beau dire, même en politique, la ligne droite est toujours, sinon le plus court, du moins le plus honorable chemin.

Une autre cause d'anxiété est l'âge de majorité du jeune prince impérial qui arrive le 16 de ce mois. Le prince est né en 1856 ; il aura donc, cette année, dix-huit ans révolus. Un grand nombre de bonapartistes se proposent de se rendre en Angleterre pour cette occasion solennelle, et M. De Broglie a adressé, sur ce sujet, une circulaire à tous ses préfets, leur recommandant de bien observer tous ceux qui sortiront de France à cette époque. Ce qui fait dire, avec beaucoup de raison, que la tyrannie peut exister sous la république, de même que la liberté n'est pas incompatible avec la monarchie. Le nom n'est rien qu'un prétexte. Nous sommes persuadé qu'il aurait valu beaucoup mieux laisser les bonapartistes aller en Angleterre sans les noter de cette manière, et ne pas, en donnant à une démarche si naturelle plus d'importance qu'elle n'en comporte, ajouter encore aux inquiétudes réelles de la France, de nouvelles et imaginaires anxiétés.

Au-dessus de toutes ces agitations, dans une sphère inaccessible aux bouleversements inférieurs, l'Académie a suspendu un instant le travail de son grand dictionnaire, et s'est arrêtée pour recevoir trois nouveaux immortels : MM. Mézières, Caro et Alexandre Dumas, en remplacement de MM. St. Marc, Girardin, Lebrun et Vitet, morts en 1872. A cette occasion, on a réuni trente-trois votants, ce qui est peu ordinaire ; et M. Hugo, qui, depuis vingt-cinq ans, n'avait pas franchi le seuil de la docte assemblée, est venu donner son vote, comme le commun des immortels.

Nous avons parlé, tout à l'heure, de l'expédition anglaise au pays des Achantis ; nous craignons bien d'avoir à entretenir nos lecteurs avant longtemps, d'une guerre de ce genre entre les Etats-Unis et les peuplades sauvages qui vivent dans leur dépendance, plus ou moins. Ce sera probablement un second tome à l'épopée des Modocs. Les Sioux, les Cheyennes, les Arrapahoes et plusieurs autres peuplades ont renversé le calumet, et se sont mis, au nombre de près de dix mille, sur le sentier de la guerre. Ils ont déjà pris et tué plusieurs personnes et s'attaquent surtout aux agents chargés de leur distribuer l'indemnité qui leur est accordée par le gouvernement. Cela se comprend, car ces agents, paraît-il, depuis un nombre considérable d'années, vivent et s'enrichissent aux dépens de ces peuplades, en s'appropriant ou en vendant les effets et provisions que le gouvernement les charge de distribuer gratuitement. Les Indiens en sont donc réduits à se laisser mourir de faim ou bien à piquer leur morceau au bout de la baïonnette : cette dernière alternative, quoique dange-

reuse, leur paraît de beaucoup préférable.

Pendant que se prépare cette expédition contre les sauvages,